

Lecteur Or 2^e cycle du secondaire
Paul Wisniewski
École secondaire Kénogami, Jonquière
2009

Déchirures en trois actes

Acte I - Fracture

Comment en sommes-nous arrivés là? Comment les choses ont-elles pu dégénérer à ce point? Comment a-t-on pu laisser cela arriver?

Nous étions comme frère et sœur, tu le sais. Nous avons voyagé ensemble. Les quatre cents coups, c'est à deux qu'on les avait faits. Tu te rappelles, quand nous avons commencé notre périple, dis-moi ? On était chez moi, tu venais juste d'être créée et tout de suite, on nous avait liés. On m'avait dit de te protéger, de prendre soin de toi. Car ce qui nous attendais allait être éprouvant. On nous avait scellés pour toujours, puis on était partis. Tu t'en souviens, hein ? Moi, je t'ai aimée tout de suite. Pour vrai. Je t'ai aimée parce que tu étais comme moi. Je ne savais ce qui nous attendais, mais j'ai tout de suite su que j'avais été chanceux de tomber sur toi.

Et l'avion. Il y faisait terriblement froid. Tellement qu'on s'était rapprochés encore plus. On s'était collés, nous et les autres, pour avoir un peu plus de chaleur. Tu ne le sais peut-être pas, mais c'est là que j'ai senti ton parfum pour la première fois. Tu avais un parfum de rose, avec quelques touches d'orange et de cannelle. Je m'en souviens, tu sentais tellement bon. Tu n'as pas perdu cette odeur d'ailleurs.

À notre arrivée, on ne savait pas trop où nous étions. Mais j'ai fait mon devoir et je t'ai rassurée. J'ai continué à t'entourer, à t'envelopper. C'était tout nouveau, hein? Les gens n'étaient pas pareils, avec leur teint un peu olivâtre, leurs yeux marrons et leurs cheveux foncés. Toi, tu ne pouvais pas les voir, alors je te les ai décrits. Je t'ai montré, à travers mes mots, le visage de chaque personne qui passait devant moi. Les hommes étaient habillés très chics, les femmes étaient fières. Certaines d'entre elles portaient un grand fichu noir sur la tête. Ils passaient vite, ils étaient pressés, mais je les voyais tous.

On avait continué notre aventure à dos de moto, à travers la ville. Il était venu nous chercher, le vieil homme. Il avait la barbe très blanche, mais toujours cette couleur de peau et ses yeux caractéristiques. On était embarqués derrière lui et il nous avait conduit vers le nord. Tout était si beau. Encore une fois, je te décrivais les paysages. Il y avait ces montagnes au loin, mais surtout ces grandes tours, ces minarets qui semblaient couvrir la ville. Et puis là, on était passés devant une sorte d'église. Tu t'en rappelles, hein ? Dis-moi, tu t'en rappelles ? Elle était tellement belle. Il y avait plein d'arbres devant, plein de

gens aussi. Je m'étais particulièrement forcé pour cette description-là. Je t'avais tout dit, de la forme du toit jusqu'à la couleur des portes.

Puis, les maisons, plutôt simplistes, avaient remplacé les belles attractions. Tu m'avais donc ouvert ton cœur. Tu m'avais livré les secrets que tu contenais. Peut-être était-ce par confiance. Peut-être était-ce pour me remercier. Tu m'avais raconté toutes les histoires sombres dont tu étais porteuse, je t'avais écouté.

Nous avons fini par arriver devant cette maison de briques beiges. On nous avait mis devant la porte, puis laissés là. Une nouvelle personne s'était emparée de nous. C'est alors qu'il m'avait déchiré. Il m'avait ouvert les entrailles et m'avait séparé de toi. Il avait lu tes secrets avant de nous laisser tomber. Il nous avait séparé avant de nous réunir une nouvelle fois dans ce brasier ardent.

Maintenant je le sais! On est à Istanbul, ma belle. On est là-bas, là où on devait se rendre. On a fini notre périple. Nous avons terminé notre tâche, nous avons atteint notre but. Il y a deux jours, nous étions chez nous et aujourd'hui, nous terminons notre vie. Dans ce feu qui consume nos entrailles, qui nous réduit en cendres. Faites que l'on se retrouve un jour. Je t'aime.

Acte 2 - Rupture

Comment en suis-je arrivé là? Comment les choses ont-elles pu dégénérer à ce point? Comment ai-je pu laisser cela arriver?

Mes yeux se sont remplis d'eau. Pour la première fois en trente-quatre printemps, j'ai eu mal. Pas un de ces maux physiques, qui passent après avoir pris une pilule ou après avoir apposé un cataplasme. Non, c'est un de ces maux qui viennent scissionner votre âme en deux. Un de ces maux qui déchire l'esprit, qui vient chambouler votre vision de tout l'univers.

Ce matin, je l'avais pressenti. Je m'étais levé avec le chant du rabbin pour faire la prière. Puis, je m'étais dirigé vers le petit café du coin pour engloutir quelques morceaux de fromage et un restant de baklava vieux de quelques jours. Les rues de la ville m'inspirent, avec leurs derviches, leurs hommes en savates, leurs danseuses. J'avais fait ma journée sans trop me préoccuper des sentiments matinaux. Mais quand j'ai vu le facteur venir porter une lettre sur le pas de ma porte, les mots manquaient. L'enveloppe semblaient venir de loin. Elle montrait un cachet de poste et un timbre dont les lettres ne me semblaient même pas familières. On aurait dit des dessins. L'un d'eux ressemblait même étrangement à une de ces croix catholiques. En plus de ça, une étrange odeur de fleurs et d'épices émanait des papiers.

J'avais fini par l'ouvrir, la lettre. J'avais pris le vieux couteau de mon père pour déchirer le papier et en faire jaillir l'éventuel fléau. Je n'eus pas besoin de déplier le papier pour reconnaître cette écriture fine et soignée, une écriture si souvent vue. J'avais compris qu'ils m'avaient retrouvés, eux qui savaient. J'avais compris que le fil de ma vie qui m'avait apporté tant de bonheur, tant de joie autrefois venait de se rompre, coupé par ces vulgaires feuilles.

Le courrier était passé ce matin, amenant ma chute avec lui.

Acte 3 - Cassure

Comment en êtes-vous arrivés là? Comment les choses ont-elles pu dégénérer à ce point? Comment avez-vous pu laisser cela arriver?

On croit que l'on est maître de son destin jusqu'au jour où celui-ci se joue de votre vie. Moi, je n'ai qu'un seul sort dans la vie, qu'une seule prédestination. Moi, je suis un mur, une pierre. Je vois tout, mais je ne dis rien. Je vois tout et cela ne me fait ni chaud ni froid. Depuis plus de cent ans que je vois les gens se succéder près de moi. J'ai vu l'empire et la république, les guerres et la paix, l'amour et la haine. J'ai vécu avec le musulman, le chrétien, l'orthodoxe. Maintenant, cela n'a plus aucune influence sur moi. À cause de lui, le dernier habitant de mon antre. Lui est venu chercher quelque chose en moi dont je ne me souvenais plus. Il m'a touché. J'avais réussi à m'attacher à lui. Dommage qu'il soit parti. Une petite lettre et puis tout s'écroule. Il est mort tard dans la nuit, le dos appuyé sur mon cœur. Mon cœur de pierre. Il a poussé son dernier soupir et est parti avec lui le dernier soupçon d'espoir en l'humanité qui restait en moi.

